

APERÇU

DES

PRINCIPALES HYPOTHÈSES QUE LA PHILOGOLOGIE
A ÉTABLIES QUANT À L'ORIGINE ET LA FORMA-
TION DES LANGUES ROMANES.

THÈSE

proposée

à l'illustre faculté de philosophie de l'université
de Rostock

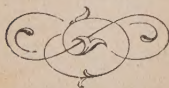
pour obtenir le grade de

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE

PAR

FRANÇOIS ANDRZEJEWSKI

maître de gymnase à Culm.



THORN 1875.

IMPRIMERIE DE J. BUSZCZYŃSKI.

I. INTRODUCTION.

L'homme comme être pensant est capable d'une idée, d'une pensée; nous parlons parceque nous pensons. Lorsqu'une idée se forme dans notre esprit nous l'exprimons par la parole. Le besoin extérieur nous y pousse. Or, la parole, ou pour mieux dire, la langue est l'expression de la pensée. Steinthal dit très-bien: „Comme l'oeil est l'organe de la vue, l'oreille l'organe de l'ouïe, de même la langue est l'organe de la pensée. Par l'oeil l'ame voit, par la langue elle pense.“¹⁾ „C'est un distinct régulateur, dit Raynouard, que nous admirons quelquefois aussi dans les enfants. La providence même nous a dotés de cette faculté et des moyens ingénieux d'exprimer, de communiquer, d'éterniser par la parole et par les signes permanents où elle se reproduit cette pensée qui est l'un de nos plus beaux attributs et qui nous distingue si éminemment et si avantageusement dans l'ordre de création.“²⁾ Sans la langue on ne saurait considérer l'homme comme homme.

Chaque peuple
parle une langue
qui lui est
propre pour ex-
primer ses pen-
sées.

L'homme comme individu appartient à un certain nombre d'individus qui font une nation, un peuple. Chaque nation, n'importe la langue qu'elle parle, exprime ses besoins par la parole ou par la langue, et les nations étant différentes par leur caractère et leurs inclinations spirituelles, les langues diffèrent de même l'une de l'autre par leur caractère et leur structure grammaticale. L'esprit de l'humanité n'est pas sta-

¹⁾ Wie das Auge das Organ des Sehens, das Ohr das Organ des Hörens, so ist die Sprache das Organ des Denkens. Durch das Auge sieht die Seele durch die Sprache denkt sie.

Steinthal. Ueber den Ursprung der Sprachen im Zusammenhange mit den letztn Fragen alles Wissens.

²⁾ Choix des poésies originales des Troubadours p. Fr. J. M. Raynouard vol. VI. Paris 1816—1821.

tionnaire: il change, se transforme et va sans cesse en se perfectionnant, de même les langues sont aussi assujetties à cette loi du changement, elles sont de leur nature susceptibles d'un développement continu et d'un mouvement progressif vers la perfection. „Si l'histoire de l'humanité, dit Fuchs, en général se perfectionne sans cesse, un fait qui aujourd'hui ne saurait être mis en doute, in faut que chaque partie de cette histoire suive naturellement la même marche progressive, quoique le progrès ne soit pas également visible partout. La partie la plus importante de l'histoire d'un peuple est sans doute l'histoire de sa langue; car la langue étant l'expression organique de la pensée doit certainement avoir une histoire, c'est-à-dire elle éprouve un développement continuel dès qu'elle est parlée par un peuple civilisé appartenant par conséquent à l'histoire.¹⁾

Les changements qu'éprouvent les langues en se développant.

Le développement des langues peut quelquefois être si divers et si important après une durée de temps qu'elles paraissent d'une tout autre nature. On dit généralement que ces langues si changées sont les filles d'une langue-mère; mais si nous remontons à leur origine et poursuivons leur histoire nous nous persuadons, qu'elle sont la même langue dont elles sont nées et qu'elles n'ont fait que se développer et se perfectionner d'après les règles constantes et organiques. Nous plaçons ici d'après Fuchs une remarque comme exemple, que la langue reste la même bienqu'elle ait éprouvé tant de changements qui l'ont tout-à-fait changée. „De l'ancien haut-allemand ou tudesque est descendu le haut-allemaud moyen, dont s'est formé après une durée de temps le nouvel haut-allemand. Selon ceux qui appellent la langue primitive la langue-mère et celle qui en est provenue la langue-fille il

¹⁾ Denn wenn die Geschichte der Menschheit im Allgemeinen, wie keinem Zweifel unterliegt, im beständigen Fortschreiten begriffen ist, so muss mit dem Ganzen natürlich auch jeder einzelne Theil der Geschichte fortschreiten, wenn auch der eine mehr der andere weniger merkbar. Einer der wichtigsten Theile der Geschichte ist aber ohne Zweifel die Geschichte seiner Sprache. Denn jede Sprache als die Verkörperung der Gedanken hat, wenn sie von einem gebildeten Volke gesprochen wird wirklich eine Geschichte, d. h. sie erfährt eine fortwährende Entwicklung.“

Fuchs. Die romanischen Sprachen in ihrem Verhältniss zum Lateinischen. Pag. 52.

faudrait, que l'ancien haut-allemand fût la langue-mère, le haut-allemand moyen la langue-fille et le nouvel haut-allemand la langue petite-fille. Non! L'ancien haut-allemand est la même langue que celle parlée de nos jours mais dans sa première jeunesse, le haut-allemand moyen l'allemand actuel dans sa jeunesse plus avancée, et le nouvel haut-allemand la langue allemande dans son âge mûr. Ces trois degrés de la langue allemande ne se ressemblent pas moins que beaucoup de personnes dans les mêmes périodes de leur vie.¹⁾ Pott dit dans le même sens ce qui suit: „La philologie a souvent joué sur les mots: langue-mère et langue-fille sans y joindre à ces expressions métaphoriques des idées précises et vraies quant à leur affinité réciproque.²⁾“

Une partie très-considérable de l'Europe parle les langues que l'on nomme romanes. Pourquoi ce nom? quel est leur origine? leur formation? C'est ce que nous nous sommes proposé d'expliquer dans cet aperçu.

On regarde en
général les
langues romanes
comme dérivées
du latin. Pour-
quoi du latin?

La philologie moderne place dans le cercle qui renferme les langues romanes: le portugais, l'espagnol, le provençal, le français proprement dit, l'italien et deux langues moins développées: le daco-roman ou valaque aussi appelé roumouni et le rhaeto-roman ou romeunch.

Toutes ces langues ont été longtemps regardées comme dérivées du latin classique et on leur a donné aussi le nom de langues néo-latines; mais des études spéciales et approfondies des philologues modernes, des théories des quels nous

¹⁾ So hat sich aus der hochdeutschen die mitteldeutsche und aus dieser die neuhochdeutsche Sprache entwickelt, aber die zweite ist nicht die Tochter und die dritte nicht die Enkelin der ersten, sondern die althochdeutsche Sprache ist die althochdeutsche Sprache in ihrer frühesten Jugend, die mittelhochdeutsche Sprache ist dieselbe in ihrer späten Jugend und die neuhochdeutsche ist wiederum dieselbe in ihrem gereiften Alter. Diese Stufen der hochdeutschen Sprache sehen sich aber einander nicht unähnlicher, als viele Menschen in den genannten drei Alterstufen.

Fuchs. Rom. Sprach. Pag. 2.

²⁾ Mit den Ausdrücken Mutter und Tochter hat die Sprachkunde häufig gespielt ohne indessen mit den an sich bildlichen Ausdrücken klare und richtige Begriffe von den wahrhaften Verwandschaftsverhältnissen der Sprache zu verbinden.

Indoger. Sprachst. v. A. Fr. Pott (Allgem. Encyclop. v. Ersch u. Gruber).

allons nous occuper tout de suite nous ont montré jusqu'à l'évidence, que ces langues sont identiques, qu'elles ont le même génie et la même structure grammaticale et que le latin, mais non pas le latin classique ou écrit, seulement le latin vulgaire — *lingua vulgaris*, *lingua romana rustica* — en est la vraie source, car c'est d'elle que se sont développées les langues romanes. Or les langues romanes ne sont pas comme on a dit souvent les langues-filles de la langue-mère latine, mais elles sont un développement organique des idiomes latins populaires. Cette théorie de l'origine et de la formation des langues romanes n'est pas cependant approuvée par tous les philologues. On a établi sur ce point des hypothèses dont les unes sont pour ainsi dire diamétralement opposées l'une à l'autre. En examiner les principales sera notre tâche.

II. TRANSITION.

Les relations des divers peuples qui parlent les langues romanes avec les Romains, leurs conquêtes et l'introduction des idiomes latins dans les provinces conquises.

Mais quelles relations les peuples qui occupaient cette vaste étendue où se parlent aujourd'hui les langues romanes avaient-ils eues avec le latin vulgaire qui remplaça les idiomes indigènes? C'est ce qu'il faut considérer avant d'expliquer leur origine et leur formation. Les conquêtes romaines en furent la cause.

Remontant aussi haut que possible dans le passé nous trouvons dans les siècles les plus reculés tout ce vaste territoire compris entre la Méditerranée, les Alpes, le Rhin et les Pyrénées habité par deux races; dont l'une était la race gauloise, l'autre moins nombreuse était composée d'Ibères ou Cantabres qui sous le nom d'Aquitains habitaient entre la Garonne et les Pyrénées. Plus tard d'autres Ibères appelés Ligures quittèrent l'Espagne, envahirent la partie méridionale du territoire des Gaulois et s'établirent sur les côtes de la Méditerranée. Quelques siècles après environ vers l'an 600 avant Jésus-Christ des Grecs pour éviter le joug des Perses partirent de la Phocide et fondèrent des établissements dans les contrées qui étaient occupées alors par les Ligures. Ils

y fondèrent une ville par les Romains appelée Massilia et dont les Français firent beaucoup plus tard Marseille.

Après que les Romains eurent subjugué toutes les nations de l'Italie, ce qui eut lieu à peu près l'an 266 avant J.-Chr., ils se crurent appelés à la conquête du monde entier et saisirent avidement toute occasion de se mêler partout dans les affaires politiques des pays étrangers. La colonie précitée de Marseille qui par des relations commerciales avec la Grèce acquit bientôt une grande influence sur les bords de la Méditerranée et devint très-puissante se sentit néanmoins trop faible pour résister à une guerre que lui firent les Ligures plus nombreux et se vit forcée d'appeler à son secours les Romains, qui aussitôt apparurent dans la partie méridionale de la Gaule à laquelle ils donnèrent le nom de province en l'appelant Gaule narbonnaise. Ils y fondèrent Narbonne comme colonie militaire placée là pour surveiller, contenir et détrôner Marseille. Un siècle après environ l'an 58 avant J.-Chr. vint Jules César. Il fit aux Gaulois une guerre qui dura dix ans et dont les atrocités et les perfidies se cachant sous l'élégante narration de ses Commentaires furent quelquefois si révoltantes, que le sénat romain même pour maintenir encore quelques rapports politiques avec les nations confédérées, outragés de telle manière par ce général altier, décida qu'on y enverrait une commission d'enquête pour explorer l'état des Gaules, et que quelques-uns des sénateurs s'écrièrent en plein sénat qu'il fallait livrer César aux ennemis barbares.¹⁾ De même toutes les autres nations habitantes ce vaste territoire furent plus tard soumises à la domination romaine par d'autres capitaines romains. Ces conquêtes se faisaient au nom de la civilisation romaine, mais cette civilisation coûta cher aux nations vaincues. Parmi les moyens que le sénat romain savait employer si bien le plus prompt et le plus sûr fut, d'établir avec les différents peuples les rapports sociaux et les liens politiques par un langage commun, et toutes les fois,

¹⁾ „Nec deinde nulla belli occasione, ne injusti quidem ac periculosi abstinuit, tam foederatis quam infestis ac feris gentibus ultro lacessitis adeo, ut senatus quosdam legatos ad explorandum statum Galliarum mittendos decreverit ac nonnulli dedendum eum hostibus censuerint.

Suet. Jul. Caes. cap. XXIV.

comme dit St. Augustin, que les victoires permettaient au peuple dominant d'imposer aux autres peuples vaincus le joug de sa domination il leur imposait aussi celui de sa langue.¹⁾

Une loi expresse ordonnait aux préteurs et proconsuls de ne promulguer qu'en latin leurs décrets et leurs édits. L'empereur Claude avait décidé que la justice serait rendue aux Gaulois en latin: l'enseignement des écoles, l'influence du gouvernement, les prétensions de l'aristocratie des pays conquis, soit par l'intérêt soit par l'ambition pour obtenir des privilèges et des avantages favorables, de se soumettre aux usages et aux manières romaines et d'apprendre leur langage, réduisirent presque partout les idiomes nationaux à une existence obscure et inaperçue. Ainsi les idiomes indigènes furent mis à l'ombre par l'idiome conquérant lequel s'introduisit et se répandit insensiblement par l'administration, la justice, les lois, les institutions politiques et militaires et tous les autres moyens qui firent des pays conquis des provinces entièrement romaines on comme on dirait aujourd'hui complètement dénationalisées.

Cette chose ne nous étonnera pas du tout si nous considérons, que dès les premiers empereurs la domination romaine s'étendait jusqu'au Rhin et au Danube et que les cinq siècles qui se sont écoulés depuis Auguste jusqu'à la chute de l'empire occidental étaient bien plus que suffisants pour forcer les peuples assujettis à adopter non seulement la langue mais, ce qui est encore plus significatif, les mœurs de leurs maîtres, et pour faire tomber dans l'oubli les idiomes que ces diverses nations parlaient dans l'époque de leur indépendance.

On lit dans Strabon, que sous la domination romaine les Espagnols de la Bétique s'habituaient tellement aux mœurs romaines qu'ils oublièrent l'idiome natal et devinrent presque tout à fait Romains, et que déjà dès le siècle de Tibère une grande partie de Gaulois avait adopté la langue et les usages des Romains.²⁾ Avant la fin du IV siècle le latin était du

¹⁾ At enim opera data est, ut imperiosa civitas non solum jugum varumetiam linguam suam domitis gentibus imponeret.

St. August. De civit. dei lib. XIX. cap. VII.

²⁾ Strab. Geograph. lib. III. p. 167. (ed Casaub.).

„Επισκοπεῖ δὲ ὁ τρίτος (scil. πρεσβευτῆς) τὴν μεσόγαλαν (scil

moins dans les villes la langue des hautes classes de la société. Les classes inférieures surtout la population des campagnes n'avait pas d'abord le même intérêt que les classes supérieures pour chercher la connaissance du latin, mais étant toujours obligées d'entretenir le commerce social avec les grands qui oubliaient leur langue maternelle elles y furent contraintes aussi.

La langue et la civilisation romaine avançaient du sud au nord avec les pas des légions romaines. Elles furent bientôt universelles dans tous les pays dont les habitants furent forcés de courber leur tête sous le joug des conquérants du monde. Au VI siècle les langues indigènes ne se trouvent que dans les hameaux, les campagnes ou dans les contrées montagneuses qui étaient éloignées plus loin de principaux centres de communication comme dans les Basques, dont les ancêtres, les Cantabres, ont su maintenir leur indépendance et conserver leur idiome national qui comme langue basque, en espagnol appelée Escoura, existe encore aujourd'hui dans une petite partie de la France et de l'Espagne. Tous les autres peuples furent tellement dénationalisés que les idiomes indigènes cessèrent tout à fait d'exister et la langue romaine ou latine les a remplacés partout. Quelques siècles elle a maintenu sa prépondérance quand comme un coup de tonnerre éclata l'invasion des peuples barbares qui

„La vengeance à la main, l'oeil ardent de colère“, comme dit le poète, ¹⁾ de tous côtés vinrent attaquer les frontières de l'empire occidental. Mais dans quel état cette langue latine se trouva-t-elle et quelle fut sa nature lorsque les barbares inondèrent l'empire? Nous le verrons plus bas.

Nous avons déjà dit, que ce n'était pas le latin classique

Βαυτικῇν), συνέχει δὲ τὰ τῶν ἡδὴ λεγομένων ὡς ἂν εἰρηνικῶν καὶ εἰς τὸν ἡμερον καὶ τὸν Ἰταλικὸν τύπον μετακειμένων ἐν τῇ τηβεννικῇ ἐσθῆτι.

Lib. III. pag. 156. „Ὅδ' ἔχεινον διαδεξάμενος Τιβέριος τριῶν ταγμάτων στρατιωτικῶν ἐπισήσας τοῖς τόποις τὸ ἀποδεικθὲν ὑπὸ τοῦ Σεβαστοῦ Καίσαρος, οὐ μόνον εἰρηνικοὺς ἀλλὰ καὶ πολιτικοὺς ἡδὴ τινὰς αὐτῶν ἀπεργασάμενος τυγχάνει.“

¹⁾ Pierre Corneille „Polyeucte.“

mais la langue vulgaire romaine d'où provinrent les langues romanes, et que cette hypothèse quoique posée par les savants les plus distingués n'est pas cependant adoptée par tous les philologues modernes. De toutes les hypothèses qu'on a établies sur l'origine et la formation des langues romanes et aux quelles on peut supposer une base historique il n'y en a que trois que l'on appelle principales.

III. TRAITÉ.

Les principales
hypothèses de
l'origine et de
la formation des
langues ro-
manes.
Dérivation des
langues ro-
manes.

En prenant l'histoire pour base on ne peut dériver les langues romanes que de trois sources, savoir:

- a) des langues qui avant les conquêtes étaient parlées par les habitants indigènes;
- b) des langues des peuples barbares qui après la destruction de l'empire romain se sont partagé les débris de cet empire;
- c) de la langue que les conquérants romains ont introduite pendant et après la conquête de ces pays.

On peut en admettre encore une quatrième d'après laquelle les langues romanes seraient provenues d'un mélange de ces trois langues.

Quatrième hypo-
thèse moins im-
portante.

Nous commençons par la dernière parcequ'elle est moins importante. Ses représentants sont Adelung et Bruce-Whyte.

Selon Adelung dans les provinces où les Romains étaient établis et où leur domination dura assez longtemps leur langue s'amalgama avec les langues primitives de façon, qu'elle en forma une troisième qui différait des langues nationales autant que différaient les parties essentielles qui l'ont produite les unes des autres. ¹⁾ Bruce-Whyte qui soutient que dans tous les pays soumis à la domination romaine on ne parlait que

¹⁾ In denjenigen Provinzen, wo die römischen Ankömmlinge zahlreich genug waren und wo Roms Herrschaft lange genug dauerte, floss diese neue Sprache — romana rustica — in der Folge mit der alten Volkssprache zusammen und bildete eine dritte, welche eben so verschieden war als die in einander übergehenden Theile verschieden waren.

Mithridates oder allgemeine Sprachkunde v. J. Chr. Adelung. Berlin 1806—1717. IV. Bde.

les idiomes celtiques ou gaéliques embrasse la même théorie et ajoute, qu'après le démembrement de l'empire ces dialectes homogènes dans leur caractère et leur structure générale mais se modifiant selon les circonstances diverses qui influèrent sur la prononciation, reçurent encore un grand nombre d'additions et de modifications tirées des idiomes des peuples barbares qui s'établirent successivement en Italie et dans les autres provinces romaines. Ces dialectes furent appelés romans parcequ'en substance ils furent transmis par les Romains. „Nous pouvons hardiment dire, dit-il, que Rome même au faite de sa puissance n'avait pas les moyens suffisants lors même qu'elle en eût eu la volonté de réduire au silence les patois des paysans de tout son gigantesque empire.“¹⁾ En examinant les trois autres hypothèses nous aurons l'occasion de prouver que cette théorie n'est pas admissible.

Quant à la langue française elle-même Jean Piccard,²⁾ Perion³⁾ et Henri Estienne⁴⁾ ont établi déjà au milieu du seizième siècle une hypothèse d'après la quelle le français aurait son origine dans le grec et plus tard Guichard⁵⁾ et Thomassin⁶⁾ le font dériver de l'hébreu.

Il est vrai que dans la partie de la Gaule méridionale surtout autour de Marseille on a parlé la langue grecque. Beaucoup plus tard le christianisme, puis les croisades et la renaissance des lettres antiques ont introduit une quantité considérable de mots grecs surtout d'expressions usitées dans la terminologie des sciences. Il n'est pas moins vrai que dans les premiers temps de l'établissement des Francs dans les

¹⁾ Histoire des langues romanes et de leur littérature depuis leur origine jusqu'au XIV. siècle p. Bruce-Whyte. Paris 1841.

²⁾ „E Graecia petendum linguae gallicae ortum jam olim libris V. de prisca Celtopaedia Paris. 1558 editis J. Picardus Teutrenianus contendit, qui et lingua et philosophia vicinos Graecis Gallos existimat.

D. G. Morhofi Polyhist. Lübeck 1708. 4.

³⁾ J. Perionii. Dialogorum de linguae Gallicae origine ejusque cum graeca cognatione libri quatuor.

⁴⁾ Henri Estienne. Traicté de la conformité du langage françois avec le grec. etc.

⁵⁾ Harmonie étymologique des Langues p. Estienne Guichard.

⁶⁾ Glossarium universale hebraicum par Thomassin.

Gaules quelques Juifs jouissaient d'un grand crédit auprès des rois et des dignitaires ecclésiastiques et que sous Charles-le-Chauve les Juifs acquirent une véritable importance. Il est sûr que dans les Gaules beaucoup de savants les plus célèbres étaient des Israélites et que pour faire des traductions de l'Ancien-Testament on a étudié avec zèle l'hébreu dans presque toutes les abbayes françaises, mais chercher l'origine du français dans le grec ou dans l'hébreu c'est une idée dépourvue de toute base historique qui n'a pas besoin de réfutation. Il faut pourtant concéder qu'il se trouve en français de mots qui sont originaires de l'hébreu mais leur nombre est restreint, car il est possible que quelques racines que les philologues croyaient retrouver dans l'hébreu pussent probablement déjà avoir existé dans les dialectes celtiques.¹⁾

Première hypo-
thèse.

Vient la première des principales hypothèses de l'origine et de la formation des langues romanes d'après laquelle ces langues seraient venues des langues des aborigènes. Emanuel Poza et Oihenart ont essayé d'expliquer l'origine de l'espagnol du basque. Besnier qui dans son Dictionnaire étymologique cite les opinions de ces deux savants rapporte sur ce point ce qui suit: „Les Basques qui prétendent et peut-être avec raison que leur langue est la plus ancienne d'Espagne n'ont eu garde de manquer à se déclarer hautement dans une occasion de cette nature. Outre les historiens de toute la nation espagnole qui de concert lui accordent cet avantage, ils ont eu des auteurs qui ont tâché de le prouver d'une manière presque convainquante. Le jurisconsulte Emanuel Poza s'ac-

¹⁾ Je ne cite que pour exemple un mot usité dans le français dont l'origine hébraïque ne peut être mise en doute. Géhenne signifiait primitivement l'agréable vallée de Hinnon près de Jérusalem ou les Israélites idolâtres avaient offert leurs enfants au dieu Moloch. C'est pourquoi plus tard ils attribuaient à ce mot la signification de condamnation éternelle et que dans le Nouveau-Testament *γέεννα* est devenu le symbole d'enfer. Du gehenna de la basse latinité s'est produit l'ancien français gehenne ou geene avec le sens général de condamnation, torture, contrainte, d'où par la contraction provint le substantif actuel gène qui a bien perdu de sa force primitive et aujourd'hui ne signifie qu'une légère incommodité, un embarras passager, et le verbe gêner a pris le sens d'incommoder, molester etc.

Voy. Diez Etymol. Lex. II. 380. — Fuchs pag. 209. — A. Scheller. Dictionnaire d'Étymologie française Paris 1862.

quit par là beaucoup de réputation vers la fin de l'autre siècle, et quoique le détail de ses preuves ne soit pas toujours juste on ne peut pas néanmoins douter en le lisant, que la langue qui se parle en Pampelune et dans tout le Royaume de Navarre aussi bien que dans les deux Biscayes ne soit en effet la première source de la langue espagnole. Le savant Ohenart dans sa „Notice de deux Gascognes“ ¹⁾ a très-bien suppléé ce qui manquait aux preuves de Poza. ²⁾

Nous croyons que la langue basque qui selon tous les linguistes modernes n'appartient pas même à la famille des langues indo-européennes avait eu trop peu d'importance pourqu'elle eût pu concourir à la formation de la langue espagnole.

Une question plus importante se présente: le français est-il dérivé du celtique? L'histoire nous apprend que dans le temps les plus reculés deux races de population existaient dans les Gaules: la race ibérienne et la race celtique. La race ibérienne se montra primitivement dans tout le midi de la Gaule, sur les deux côtés du Rhone et au-delà des Pyrénées. Elle était dispersée sur la surface de la peninsule à laquelle elle a donné le nom de peninsule ibérienne. Il n'existe aujourd'hui qu'un faible reste de ce grand peuple, c'est la nation basque qui vit dans quelques parties des Pyrénées françaises et dans quelques provinces du nord de l'Espagne comme un témoin vivant de l'ancienne existence de cette population. L'autre partie de la Gaule était occupée par deux nations que César appelle Celtes et Gaulois et qu'il prétend différer de moeurs et de langage. ³⁾ Cependant cette différence ne pouvait être grande, car les deux langues et les deux populations appartenaient à la même souche, à la souche celtique. Alors à l'ex-

¹⁾ „Illud animadverti velim, superesse etiam in iis, quae Hispani hodierno hoc est Romanensi sermone exprimunt, pleraque ex lingua Vasconica seu vetere Hispanica expressa etc.

Oihenart „Notitia utriusque Vasconicae tum Ibericae tum Aquitanicae. Parisiis 1638.

²⁾ Dictionnaire étymologique, ou Origines de la langue française p. M. Menage, nouv. edit. avec un Discours sur la science des Étymologies par B. Besnier Paris 1694.

³⁾ Hi omnes lingua, moribus, institutis et legibus inter se differunt. Caes. bell. gall. c. 1.

ception du basque et du grec sur les bords de la Méditerranée les idiomes celtiques dominaient dans toute la Gaule.

Duclos fut le premier qui dans son discours. „Sur l'origine et les révolutions des langues celtique et française“ ¹⁾ a établi l'hypothèse, que le français est un mélange de celtique et de latin. Mr. Levesque de La Ravalière dans son traité intitulé „Révolution de la langue française depuis Charlemagne jusqu'à St. Louis“ ²⁾ accepta l'idée de Duclos et l'expliqua plus spécialement. Ce traité se trouve dans son ouvrage „Les Poésies du Roy de Navarre avec les Notes et un Glossaire François Paris 1772 vol. I pag. 73—182“.

De La Ravalière soutient que le latin était dans les Gaules une langue des gens lettrés et des savants et que le peuple ne parlait que l'idiome populaire, le français, c'est-à-dire le celtique mélangé de latin. Charlemagne favorisant le latin aux dépens de sa langue maternelle la fit tomber en discrédit et le latin retint sa prépondérance. Voici ses expressions: „Vous prétendez qu'avant le dixième siècle le latin était la langue vulgaire du royaume. Je crois au contraire que le latin était toujours une langue savante et qu'en tout temps il y eu une autre qui était la maternelle et populaire. Cette langue populaire fut d'abord le celtique ou gaulois pur, sur lequel les Romains et les Francs ont enté pour ainsi dire la leur alternativement. — Les Romains vainqueurs transportèrent leur langage populaire qui s'infiltra insensiblement dans le celtique. Le peuple altier imposa le nom de sa langue à celle qu'il avait trouvée dans les Gaules: de sorte que, quoique le celtique fit le fond de la langue que l'on parlait, on ne la connut presque plus que sous le nom de roman.“ Dans un autre endroit pag. 76 il dit: „La langue française au commencement du règne de Charlemagne était non seulement la langue vulgaire à la Cour et dans tout le royaume, mais encore elle était d'un usage presque aussi beau que la latine. Plus bas il ajoute encore: „La facilité que Charlemagne a eue d'ap-

¹⁾ Voy. Memoires de l'Academie des Inscriptions et Belles-Lettres vol. XV.

²⁾ Pour conserver l'uniformité de l'orthographe dans les citations nous nous servirons de celle de Latouche qui a été adoptée par l'Académie française dans son Dictionnaire de 1819.

prendre ces différentes langues et surtout la latine fut une des principales causes du discrédit dans lequel tomba la maternelle et l'époque où la latine reprit en France des racines si profondes, qu'elle obscurcit presque entièrement la vulgaire.“ D'après tout ce que nous venons de citer de La Ravalière il s'ensuit, qu'il croit que la langue française qu'il appelle populaire fut la langue maternelle de Charlemagne. Lui et beaucoup d'autres qui ont suivi son opinion s'y trompent bien en répétant la même erreur, parcequ'ils ont fausement interprété le mot latin *francisca* ou *francica* qui ne signifie que la langue franque, langue parlée par les Francs: c'est-à-dire la langue allemande ou comme on l'avait appelée autrefois théotisque, theudisque, tudesque ou teutonique. ¹⁾ La langue populaire ou vulgaire du peuple sous Charlemagne s'appelait *lingua romana*, *gallica*, *gallicana* et ce n'est fut qu'après l'extinction de l'allemand à peu près au VIII^e siècle dans un temps où les langues romanes parvinrent à une certaine indépendance, que la langue romane reçut dans les Gaules le nom de langue française. Du même avis que Duclos et de La Ravalière est Court de Gebelin qui dit dans son Dictionnaire: ²⁾ „Les mots français descendus de la langue celtique constituent le fond même de notre langue et forment des familles immenses. Nous regardons la langue celtique comme la source du français tandis que jusqu'à présent on a toujours été dans l'idée, que le français n'était en quelque sorte qu'un latin corrompu.“ Ottavio Mazzoni Toselli dans son discours „Origine della lingua italiana, Bologna 1831 et P. L. Ginguené dans son „Histoire littéraire d'Italie Paris

¹⁾ Theotisca, theodisca, theudisca lingua eadem quae Theutonica seu Germanica, quae olim etiam in Gallia obtinuit, a Francis nostris Orientalibus subinde invecta adeo, ut hanc etiam locutos reges primae ac secundae stirpis haud aegre probari possit, longe tamen diversa ab hodierna ut pluribus probavit Freherus ad formulam foederis Ludovici Germaniae et Caroli Galliae Regum, Ludovici Pii filiorum etc. Du Cange. Glossarium infimae et mediae latinitatis conditum a Carolo Dufrense Domino du Cange nouv. edit. Paris 1846.

²⁾ Monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne, considéré dans les Origines françaises; ou Dictionnaire étymologique de la langue française.

p. M. Court de Gebelin. Paris 1778 pag. VIII. IX.

1811—1823 vol. X., font dériver la langue italienne du celtique. Ginguené dit vol. I. pag. 178. „C'est cette même langue latine qui après un long et triste déclin venait s'amalgamer encore une fois avec le celtique, source commune des dialectes barbares des Goths, des Lombards, des Francs et des Germains, pour devenir peu de temps après la langue du Dante, de Petrarque et de Boccace.“

Quoiqu'il y ait encore quelques savants surtout français qui par un faux orgueil national ne veulent point que la langue française ait aucune obligation à la langue latine et qui toutes les racines dont ils ne peuvent se rendre raison dérivent du celtique, cette théorie est tout à fait insoutenable. La langue latine était déjà depuis la fin du deuxième siècle la langue vulgaire, la Gaule était complètement un pays romain, la culture et la langue latines forment un point de départ de la culture et de la langue françaises. Charlemagne et tous les rois des premières races carlovingiennes ne parlaient jamais comme le voudrait de La Ravalière le français: ils étaient fidèles à la langue, à la poésie et à l'esprit de leurs pères; et ce n'est fut qu'après le partage de l'empire entre les fils de Louis-le-Débonnaire: Charles-le-Chauve et Louis-le-Germanique, que commença la division de deux langues, romane ou romaine et francique ou théodisque: la francique restant dans les États de Louis-le-Germanique, la romane dans ceux de Charles-le-Chauve. Cette langue romaine qui dans les commencements fut probablement commune dans toute la France devint la vraie source de la langue française de nos jours.¹⁾

Il ne faudrait pourtant pas croire que les anciens idiomes celtiques n'eussent laissé quelques traces dans le français. La

¹⁾ „Ea propter jam non Latina cœpit appellari sed Romana, quod Romani qui in Gallis et Hispaniis post septentrionalium nationum irruptiones remanserunt ea uterentur.“

Dans le même sens Du Cange fait une citation de la Chronique de l'évêque Luitprand: „Romani etiam qui in Gallis habitabant ita, ut nec reliquiae ibi inveniantur, exterminati sunt. Videtur mihi inde Francos qui in Galliis morantur, a Romanis linguam eorum, qua usque hodie utuntur, accommodasse. Nam alii qui circa Rhenum ac in Germania, remanserunt, Teutonica lingua utuntur.“

Du Cange. Gloss. préf. p. XIII.

langue ne meurt pas totalement; il en reste toujours quelques débris et bien que la langue ait pris une tout autre nature on peut les découvrir dans certains mots quoique tout à fait changés. En effet il y a quelques vestiges de l'ancienne langue des Gaulois qui se sont conservés dans la langue française, mais leur nombre n'est pas considérable. Selon Ampère un philologue français Fauriel ¹⁾ a compté les mots celtiques dans la langue provençale et il y en a trouvé trois mille qui ne sont pas d'origine latine. Or sur ces trois mille tout ce qui n'est pas grec, basque ou arabe était en grande partie celtique. Le même travail fait quant à l'ancien français conduirait probablement au même résultat, car ajoute Ampère ²⁾ il n'y a nulle raison qu'il soit resté plus de mots celtiques dans le midi que dans le nord de la Gaule.

Si cela était vrai que disent ces deux savants, le celtique devrait être représenté par quelques milliers de mots dans la langue française qui sont pris de l'ancien idiome celtique. Mais supposant que d'après Barbazan ³⁾ l'ancien français en général ne contient que trente mille mots le chiffre de trois mille mots celtiques nous paraît trop grand et nous adoptons l'opinion de Chevalet ⁴⁾ qui ne fait monter les restes celtiques conservés dans la langue actuelle qu'à peu près à deux cent quarante, dont Mätzner croit encore quelques-uns d'une origine douteuse. ⁵⁾

Nous appuyant sur l'ouvrage d'Ampère nous pourrions citer pour exemple un assez grand nombre de monosyllabes françaises de noms de lieux usités de nos jours qui portent l'empreinte celtique, mais nous irions trop loin, aussi cela serait-il hors de notre but. D'après tout ce que nous avons dit du

¹⁾ De l'origine de l'épopée chevaleresque au moyen-âge per Fauriel. Paris.

²⁾ Histoire littéraire de la France avant le XII siècle par J. J. Ampère. Paris 1839.

³⁾ Voy. Encyklopaedie des gesammten Erziehungs- und Unterrichts-Wesen v. K. A. Schmid Bd. II. p. 928.

⁴⁾ Origine et la formation de la langue française par Chevalet. Paris 1859.

⁵⁾ Maetzner. Französische Grammatik mit besonderer Berücksichtigung des Lateinischen. Berlin 1856. pag. 2.

celtique il nous semble, que tous qui voudraient chercher l'origine de langue française si non de toutes les langues romanes dans les idiomes celtiques sont en erreur et qu'ils ont entrepris une tâche inutile.

Ne faisant que mention de l'hypothèse de Giambulari ¹⁾ qui veut dériver la langue italienne de l'idiome étrusque en lui donnant une origine aramäische et commençant naturellement depuis le déluge; de celle de Hormayr ²⁾ et de Steub ³⁾ qui de même dérivent le rhaeto-roman de l'étrusque, et de Kopitar, ⁴⁾ qui au daco-roman ou valaque donne une base illyrique, nous passons à la deuxième question principale, d'après la quelle les langues romanes seraient descendues entièrement ou en grande partie des langues des peuples barbares, qui s'étaient établis dans les provinces de l'empire occidental autrefois occupées par les Romains.

Deuxième hy-
pothèse.

Ce grand empire s'agrandissant toujours et attaquant tous les peuples, aux quels il imposait avec le joug aussi sa langue et ses moeurs, fut enfin réduit à se défendre contre le reflux des peuples barbares du nord qui comme un torrent de tous parts se débordaient et envahissaient les frontières romaines trop-éloignées, trop dégarnies pour pouvoir être défendues.

Il était possible que dans ces débordements des différentes nations la langue latine eût pu être ensevelie sous les débris de l'empire romain, „mais depuis un siècle, dit Raynouard ⁵⁾ une révolution qui eut bientôt la plus grande influence sur les destinées des peuples et des rois, une révolution qui donna une direction nouvelle aux lettres, aux sciences et aux arts, préparait à la langue latine les moyens de maintenir sa durée et d'accroître son autorité.“ C'est le christianisme, la religion chrétienne.“

¹⁾ Origine della lingua fiorentina altrimenti il Gello di M. Pier-Francesco Giambulari Firenze 1549.

²⁾ Geschichte der gefürsteten Grafschaft Tyrol von J. v. Hormayr Tübing. 1806.

³⁾ Ueber die Urbewohner Rhaetiens und ihren Zusammenhang mit den Etruskern München 1844.

⁴⁾ Eine Abhandlung von Kopitar in den Wiener-Jahrbüchern Nr. 46 pag. 46, 77, 85. (bei Schott Wallachische Märchen).

⁵⁾ Raynouard. Choix des poés. etc. pag. 8.

C'était une époque où l'Eglise a commencé faire sentir son nouveau pouvoir aux gouvernements et aux peuples. La langue latine était la langue de l'église, ainsi elle devint celle des gouvernements parcequ'elle était la langue de la Cour papale, de la théologie, du culte et des cloîtres.

Les plus nombreux et les plus importants des vainqueurs de l'empire occidental étaient les peuples de race allemande qui sortis de leurs forêts vierges se ruèrent sur la civilisation des Gallo-Romains. Les Ostro-Goths, les Herules et les Rugiens occupèrent l'Italie; les Suèves, les Vandales envahirent l'Espagne; les Visigoths et les Bourguignons s'établirent dans le midi, les Francs dans le nord des Gaules. Tous ces peuples guerriers quoique peu littéraires pourtant fort attachés à leurs souvenirs nationaux, à leurs chants héroïques, n'oublièrent pas leur langue maternelle et s'en servirent encore plusieurs siècles après la conquête. L'influence de ces divers idiomes allemands sur les idiomes des nations vaincues fut probablement très-grande, personne n'en doutera, mais vouloir en prouver la dérivation des langues romanes ou leur donner l'allemand pour base, ce que beaucoup de philologues ont fait, c'était aller trop loin et avouer que ces langues appartiendraient comme par exemple l'anglais à la famille des langues germaniques et cesseraient de même d'être langues romanes. L'influence des divers dialectes germaniques a certainement fourni au vocabulaire des langues romanes beaucoup de mots d'origine allemande, et Diez fait monter leur nombre jusqu'à neuf cent trente dont la langue française a fait le plus grand emprunt, mais cette influence n'était pas si puissante, pourqu'elle eût pu causer quelque dérangement dans leur organisme grammatical. ¹⁾

Les représentants de cette hypothèse, la deuxième dans notre exposé, sont parmi les Italiens Bembo et Tiraboschi,

¹⁾ Ohne Zweifel bieb die Grammatik überall diesselbe, und selbst in der Wortbildung, die seit der Völkerwanderung (wo sie sich mit den verschiedenen deutschen Stämmen vermischte) notwendig geworden, zeigt sich derselbe Geist, wiewohl die Gestalt der Wörter unwesentliche Abweichungen bietet, welche meist durch die Verschiedenheit der Aussprache hervorgebracht wurden.

Diez. Poesie der Troubadours. Zwickau 1826.

parmi les Espagnols Aldrete, parmi les Portugais Liaō, parmi les Anglais Lewis, parmi les Français Sismondi,¹⁾ parmi les Allemands Morhof et W. A. de Schlegel. „Voilà dit Schlegel²⁾ ce qui a eu lieu dans les provinces de l’emire occidental conquises par les peuples germaniques et en Angleterre lors de l’invasion des Normands. De la lutte prolongée de deux langues dont l’une était celle de la grande masse de la population, l’autre de la nation prépondérante, et de l’amalgame final des langues et des peuples ont issus le provençal, l’italien, l’espagnol, le portugais, le français, et l’anglais,“ mais il ajoute en même temps, que dans les langues modernes de l’Europe méridionale le fond est latin et ce n’est que la forme qui est germanique.³⁾ En effet le fond de ces langues est latin à l’exception des mots allemand qui s’y sont introduits de l’origine et dont le nombre monte si non à des milliers au moins à des centaines.

Morhof est du même avis en disant „que la langue italienne est l’amalgame des langues gothique, allemande et latine, mais que la syntaxe est tout à fait germanique.“ Dans un autre endroit citant Oihenart il appelle la langue italienne la fausse-couche du latin produite d’amalgame avec le gothique.⁴⁾

Blanc paraît aussi attribuer à la langue allemande une très-grande influence sur la formation des langues congénères

¹⁾ Die Verschiedenheit dieser Völker musste einen verschiedenen Einfluss auf die Romana rustica äussern, doch darf er nicht zu hoch angeschlagen, am wenigstens als die Ursache der einzelnen romanischen Sprachen betrachtet werden.

Diez. Grammatik der romanischen Sprachen I 61.

²⁾ La littérature de l’Europe du Sud par J. E. L. Sismondi. Paris 1813.

³⁾ Observations sur la langue et la littérature provençales par W. A. de Schlegel Paris 1818.

⁴⁾ Italica lingua e Gothica, Germanica et Latina coaluit: syntaxis plane germanica est. Morhof Polyhist. IV. 16.

Es ist die italienische Sprache eine unächte Geburt der lateinischen durch Vermischung mit der gothischen gezeugt.

Daniel Morhofens: Unterricht von der teutschen Sprache und Poesie. Luebek und Frankfurt 1702. 107.

Haec adventitia et nova lingua quam squamam latini sermonis et rubiginem trivialium barbarismorum vacat Sidonius, Julius vero Scaliger in praefatione X. abortum latinae linguae.

Oihenart. Notit. utriusque etc. p. 42.

romanes en soutenant que lorsque les Goths à la fin du V. siècle et les Longobards au VII. siècle s'emparèrent de la plus grande partie de l'Italie et qu'ils y dominèrent plus de deux siècles, il fallut qu'un conflit entre les langues des vainqueurs et celle des vaincus eût une influence très-importante sur la langue de ceux-ci; mais il la restreint aussitôt et semble en même temps supposer, que les langues romanes se seraient développées aussi sans accès de l'allemand quoique un peu plus lentement. „Ce serait très difficile, dit-il dans un autre endroit, de répondre à la question si la langue italienne sans la latine se serait développée de la même manière, mais ce qui est sûr c'est, que sans les Germains ce procès se serait accompli probablement plus lentement; or le conflit de leur langue avec celle des vaincus a dû extrêmement accélérer cette transformation.“ ¹⁾

¹⁾ Als die Gothen am Ende des fünften und die Longobarden im siebenten Jahrhundert sich des grössten Theils Italiens bemeisterten, und letztere über zwei Jahrhunderte darin herrschten, musste der daraus hervorgerufene Conflict der Sprache der Sieger und der Ueberwundenen nothwendig einen bedeutenden Einfluss auf die Sprache der letzteren äussern.

Ob sie (d. h. die italiaenische Sprache) ohne den Zutritt der Germanen sich auf dieselbe Weise gebildet hätte ist eine nicht zu beantwortende Frage; so viel nur ist gewiss, dass dieser Umbildungsprocess ohne die Germanen wahrscheinlich langsamer verlaufen wäre und dass der Conflict ihrer Sprache mit der der Ueberwundenen diese Umbildung ausserordentlich beschleunigt haben musste.“

Blanc. Grammatik der italiaenischen Sprache. Halle 1844 pag. 10.
Remarque. J'omis à dessin les citations italiennes, espagnoles, portugaises et anglaises parceque je trouve fort ridicule de citer les auteurs dont je ne connais pas la langue. Mais voulant donner à ceux qui voudraient se vouer plus spécialement à l'étude des langues romanes l'occasion d'en profiter je cite les titres des ouvrages qui traitent cette matière.

- a) Le Prose di Pietro Bembo, nelle quali si ragiona della volgar lingua. Venezia 1575.
- b) Storia della letteratura Italiana di Girol. Tiraboschi. Firenze 1805—1813. 20 vol.
- c) Del origen, i principio de la lengua castellana ó romance que oi se usa en España por Bernardo Aldrete. Roma 1606. 4.
- d) Origem da lingua Portuguesa. Per Duarte de Lião. Lisboa 1606.
- e) An Essay on the origin and formation of the Romance lan-

Nous concluons en resumant tout ce que nous avons dit sur la deuxième hypothèse, que ni les langues des aborigènes ni les divers idiomes germaniques ont concouru à la formation des langues romanes, mais que la langue latine vulgaire en est la vraie source dont les langues néo-latines ont pris leur origine et leur développement. Nous nous rangeons sur ce point à l'opinion de Fallot qui dans ses „Recherches“ a dit de la française ce que l'on pourrait dire de toutes les langues romanes; „le français est un dégagement naturel du latin et du latin même: on l'en voit sortir, on suit jusqu'au latin l'origine de toutes ses règles grammaticales.“¹⁾

Cette opinion contient la troisième des principales hypothèses admise par le plus grand nombre de savants d'après les études desquels nous pouvons la regarder comme achevée et adoptée par tous.

Cependant ces savants linguistes ne sont pas d'accord tous à l'égard de la manière de la quelle les langues romanes se soient formées et en quels rapports elles se trouvent avec le latin.

Nous nous approchons de Raynouard, illustre philologue français moderne qui établit l'hypothèse que les langues romanes qu'on parle aujourd'hui dans l'Europe latine ne sont pas immédiatement dérivées du latin, mais qu'il a existé primitivement issue du latin une langue intermédiaire parlée dans toute l'Italie, la France, l'Espagne et qu'il a nommée la langue des Troubadours ou langue romane. Celle ci a fourni les éléments à la formation de nos idiomes actuels romans.

Nous possédons de lui une grande série d'ouvrages dans lesquels il essaya de prouver d'une manière presque convainquante sa thèse, laquelle quoique non pas approuvée mais regardée aujourd'hui comme une cause tout à fait perdue donna

guages. Containing an examination of M. Raynouard's theory on the relation of the Italian, Spanish, Provençal and French to the Latin. By George Cornwall Lewis Oxford. 1835.

¹⁾ Recherches sur les formes grammaticales de la langue française et de ses dialectes au XIII. siècle par Gustave Fallot publiées par Paul Ackerman Paris 1839.

pourtant à d'autres philologues un aiguillon et les poussa aux études les plus profondes et appréciées des langues romanes. Et voilà le mérite de ce savant célèbre. ¹⁾

Avant de passer à l'examen de cette hypothèse nous donnons d'après l'auteur même un abrégé de son idée favorite. Il tâche de la prouver d'une manière suivante.

L'existence de la langue romane paraît dater du commencement de la monarchie française. De ces temps les historiens distinguent la langue romane et langue francique ou théotisque. Déjà dès le VII^e siècle il y avait des vestiges de la langue romaue. L'an 675 mourut Saint Eloi évêque de Tournai; Mommolin fut choisi pour lui succéder „parceque c'était un homme d'une très-sainte vie qui savait la langue romane aussi bien que la théotisque.“ ²⁾

À l'époque du règne de Charlemagne existaient quelques vestiges de la langue romane. En deux endroits des Litanies qui se chantaient dans les églises le répons du peuple était en cet idiome. Quand le clergé chantait: sancta Maria mater Dei, le peuple répondait à chaque fois: ora pro „nos“. Quand le clergé priait pour le pape, pour Charlemagne ou pour quelque prince de sa famille le peuple répondait: tu lo juva (que tu l'aide). De ces deux mots lo appartient incontestablement à la langue romane comme troisième personne du pronom personnel masculin au singulier et nos comme première personne du même pronom au pluriel. Les deux verbes ora et juva ainsi que le pronom personnel tu sont restés dans cette langue sans modification. Raynouard cite un fait d'après lequel quelques indices existaient déjà avant le siècle de

¹⁾ Nous avons beau jeu, nous autres, dit Burguy en réclamant le mérite qui est dû à ce savant distingué, pour grouper les mots par ordre de famille, de racine, d'analogie; nous ouvrons le riche Lexique de la langue des Trouhadours et quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent nous y trouvons tout ce qu'il nous faut dans le plus bel arrangement du monde. Quellesque soient les erreurs auxquelles son système l'a entraîné, l'oeuvre de Raynouard n'en est pas moins celle d'un homme d'un éminent talent, si l'on ne veut pas lui concéder le génie.“

Burguy. Grammaire de la langue d'oïl III. préf. pag. V.

²⁾ „Propterea quod vir esset sanctissimae vitae qui Romanam non minus quam Teutonicam calleret linguam.“

Meyer. Annal. Flaudr. p. 6.

Charlemagne qui peuvent s'appliquer à cet idiome roman. Vers la fin du VI. siècle Commentiolus fit la guerre contre Chagan roi des Huns. L'armée de Commentiolus était en marche pendant la nuit lorsque un mulet renversa sa charge. Le soldat à qui appartenait ce bagage étant déjà très-éloigné ses camarades l'appelèrent à cris réitérés: torna, torna fratre, retorna. Les historiens nous assurent que ces mots étaient de la langue du pays de ces soldats. ¹⁾

Un autre fait bien singulier nous raconte l'historien Aimon. „Justinien, devenu empereur, rassembla aussitôt une armée contre les barbares, leur livra bataille, les mit en fuite et fit leur roi prisonnier. L'ayant fait asseoir à côté de lui sur un trône il lui commanda de restituer les provinces enlevées à l'empire. Le roi répondit; je ne les donnerai point: non, inquit, dabo, à quoi Justinien répliqua: „daras!“ (tu donneras). Raynouard prétend que „daras“ était un mot entièrement roman: c'est la deuxième personne du futur simple au lieu „tu donneras“ comme par exemple faras (tu feras) comonras (du verbe commovēre: tu avertiras, absolveras (tu absoudras-tu dispenseras). L'historien Luitprand racontant les faits relatifs à l'an 728 nous cite entre dix langues parlées en Espagne aussi la langue valencienne et la langue catalane. ²⁾

Ces deux dernières étaient d'après Raynouard la langue romane même qui était en usage aussi en Italie aux VIII. et IX. siècles, comme le prouvent les mots de la langue romane tels que:

Corre (il court) avent (ayant) ora (or-alors = à présent) cett. Encore quelques preuves matérielles que cette langue romane existait en Italie. Guzon, savant italien, qui écrivait vers l'an 960 dit: „C'est à tort que le moine Saint-Gal a cru que j'ignorais la science de la grammaire, quoique je sois

¹⁾ Τῇ πατρώᾳ φωνῇ Τόρνα, τόρνα, φράτρε.

Theophylact. Chronogr. fol. 218.

Ἐπιχωρίῳ τε γλώττῃ . . . ἄλλος ἄλλῳ ῥετόρνα.

Theoph. Histor. lib. II. c. 15.

²⁾ Eo tempore fuerunt in Hispania decem linguae: vetus hispana, cantabrica, graeca, latina, arabica. chaldaica, hebrea, celtiberica, valentina et catalanica.

Luitpr. Ticin. Episc. Chron. pag. 272. edit. 1640. fol.

quelquefois arrêté par l'usage de notre langue vulgaire qui approche du latin.“

L'építaphe du pape Grégoire atteste qu'il parlait bien la langue vulgaire. Nous y lisons: „Bruno de la race royale des Francs usant de l'idiome francique, de l'idiome vulgaire et de l'idiome latin enseigna les peuples en ces trois langues“. ¹⁾ L'idiome vulgaire — *lingua vulgaris* — doit ici signifier la langue romane.

Quant à la France nous possédons des preuves positives qui attestent l'existence et l'usage général de cet idiome roman. Il y a deux vies de Saint-Adhalar, abbé de Corbie. L'une et l'autre nous fournissent des exemples de cette langue romane.

Paschase qui a écrit la première dit: parlait-il la langue vulgaire ses paroles coulaient avec douceur: parlait-il la langue barbare ou théotisque il brillait encore plus par l'éloquence de charité“. ²⁾

Gérard de Corbie qui a écrit l'autre vie s'exprime presque également: „S'il parlait en langue vulgaire, c'est-à-dire romane, on eût dit qu'il ne savait que celle-ci; s'il parlait en langue teutonique il brillait encore plus“. ³⁾

Raynouard nous rapporte encore un fait important d'après lequel la langue romane était la langue vulgaire de tous les peuples qui obéissaient à Charlemagne dans le midi de l'Europe. Un Espagnol malade visitait toutes les églises de France, d'Italie et d'Allemagne implorant sa guérison; un prêtre l'interrogea et le malade lui répondit. Comment pouvaient-ils s'entendre? demande Raynouard. C'est, dit l'hi-

¹⁾ „Ante tamen Bruno, Francorum regia proles
Usus francica, vulgari et voce latina
Instituit populos eloquio triplici.“

Fontanini. De eloquenza italiana pag. 15.

²⁾ Quem si vulgo audivisses, dulciffuus emanabat, si vero idem barbara, id est teutisca lingua loqueretur. paeeminebat caritatis eloquio.
Bolland. Act. S. T. Januar. I. 109.

³⁾ Qui si vulgari, id est romana lingua loqueretur, omnium aliarum putaretur inscius; nec mirum! erat enim in omnibus liberaliter educatus; si vero teutonica eminebat perfectius.“

Bolland. Act. F. S. Januar. I. 116.

storien, que le prêtre étant italien connaissait la langue de l'Espagnol.“¹⁾

Dans les édits des divers Concils et dans les Capitulaires de Charlemagne nous trouvons aussi des preuves de la langue romane. Le Concil de Tours et de Rheims tenus en 813 décidèrent: „que l'instruction religieuse devrait être mise à la portée du peuple“. L'article XVII. des actes du Concil de Tours porte: „que chaque évêque traduise publiquement ses homélies en langue rustique romane ou théotisque de manière que tous puissent comprendre ces prédications“.²⁾ Charlemagne publia la même année 813 un Capitulaire dont l'article XV. prescrit „que les prêtres doivent prêcher de manière que le simple peuple puisse comprendre“.³⁾

L'article XV. des Capitulaires que Herard archévêque de Tours a recueillis et publiés dans un synode tenu en 858 prononce: „que nulles personnes ne seront admises à tenir un enfant sur les fonts baptismaux, si elles ne savent et ne comprennent dans leur langue l'oraison dominicale et le symbole; il faut, ajoute cet article, connaître l'obligation qu'on aura contractée envers dieu.“)

Le traité de Coblenz conclu en 860 entre Louis-le-Germanique et Charles-le-Chauve était aussi en langue théotisque et en langue romane. Les Capitulaires nous offrent la traduction latine. Nous y lisons: Charles proclama ce traité en langue romane et en récapitula la plus grande partie en langue théotisque. Alors Louis dit à son frère Charles en langue romane: „maintenant si cela vous plaît je voudrais avoir votre

¹⁾ Quia linguae ejus, eo quod esset italicus, notitiam habebat.“

Vita Sanctae Liobe dans Mabillon. Act. S. S. Benedict. sec. III. p. 258.

²⁾ Et ut easdem homelias quisque aperte transferre studeat in rusticam romanam linguam aut theotiscam, quo facilius possint intelligere quae dicuntur.“
Labbé. Consils vol. VII. v. 1263.

³⁾ De officio Praedicatorum artic. XV: „ut juxta, quod bene vulgaris populus intelligere possit, assidue fiat.“

Capital. Regn. Francor. an. 813.

⁴⁾ Ut nemo a sacro fonte aliquem suscipiat, nisi orationem dominicam et symbolum juxta linguam et intellectum habeat et omnes intelligent pactum, quod cum deo fecerunt.“

Capital. Regn. Franc. vol. I. col. 1289.

parole au sujet de ceux qui avaient pris les armes pour moi.“ Et Charles d'une voix plus élevée proclama en langue romane l'amnistie demandée. Et Lothaire donna en langue théotisque son adhésion au traité et Charles proclama encore la paix en langue romane.¹⁾

Ce sont à peu près les preuves les plus importantes sur les quelles Raynouard, a fondé sa théorie et par les quelles il prétend avoir prouvé jusqu'à l'évidence et d'une manière incontestable, que la langue romane ou celle des Troubadours était la langue commune du peuple et de l'armée dans toute la France, toute l'Italie et toute l'Espagne et dans laquelle nous est resté le plus ancien monument que l'historien Nithard nous a conservé, c'est-à-dire: les Serments de Strassbourg entre Louis-le-Germanique et les Seigneurs français sujets de Charles-le-Chauve.

M. Raynouard est autant sûr de la vérité de cette idée qu'il s'écrie avec la plus grande conviction: „Français, Espagnols, Portugais, Italiens et vous tous dont l'idiome se rattache aux idiomes de ces peuples: vous êtes sans doute surpris et charmés des identités frappantes, des nombreux rapports, des analogies incostestables que vous découvrez sans cesse entre vos langages particuliers. Permettez-moi de vous expliquer la cause, c'est qu'il a existé, il y a plus de dix siècles, une langue qui née du latin corrompu a servi de type commun à ces langages. Elle a conservé plus particulièrement ses formes dans un idiome illustré par des poètes qui furent nommes troubadours.“ Plus bas il ajouta: „il a existé une langue intermédiaire dont le type a fourni les éléments et les formes de nos idiomes actuels.“²⁾

D'après tout ce que nous venons de rapporter sur l'hy-

¹⁾ Post hoc domnus Hludovicus ad domnum Carolum fratrem suum lingua romana dixit: „nunc si vobis placet, vestrum verbum habere volo de ilis hominibus qui ad meam fidem venerunt Et domnus Carolus excelsa voce lingua romana dixit: illis hominibus etc. Et domnus Hlotarius lingua theothisca illa capitula se observaturum promisit. Et tunc domnus Carolus iterum lingua romana de pace convenit.“

Capit. Regn. Franc. vol. II. col. 144.

²⁾ Grammaire comparée de Langues de l'Europe latine dans leurs rapports avec la langue de Troubadours p. Raynouard. Paris 1821 pag. 1. et 3.

pothèse de Raynouard, ce savant emploie le nom de langue romane d'une manière générale et absolue. Il soutient que lors de la corruption du latin cette langue romaine a été parlée dans toute l'étendue de l'empire occidental. Elle a existé plusieurs siècles dans les différentes provinces avant que les idiomes particuliers: l'italien, l'espagnol, le portugais et le français eussent commencé à prendre leurs caractères particuliers. Il la considère comme intermédiaire entre le latin et les diverses langues modernes qui en sont nées.

Nous allons voir tout à l'heure que cette théorie n'est pas admissible dans cette étendue. Raynouard a tort s'il regrette, qu'il y ait beaucoup de personnes qui hésitent encore à croire que la langue des troubadours, fût commune à ces divers peuples, et que pour détruire jusqu'au moindre doute il ait cru devoir en publiant son „Lexique Roman“ entreprendre pour la lexicographie ce qu'il avait essayé de faire pour les formes grammaticales.¹⁾

En adoptant la théorie de Raynouard il nous faudrait prendre la langue romane non pas pour soeur des autres langues congénères mais pour leur mère. Cette théorie fut aussi approuvée surtout en Italie par Perticari qui dans son discours croit en conséquent „que le latin était vraiment la grand'mère et la langue romane la mère des nouvelles langues que nous parlons maintenant dans une si grande partie de l'Europe.“²⁾

En Allemagne c'est Hand et Ruth qui se rangent à l'opinion de Raynouard et donnent à la langue romane la même étendue et le même âge. Hand dit: „de celle-ci (c'est-à-dire de la langue latine) est née la langue romane: un mélange des idiomes vulgaires latins, du celtique et des idiomes germaniques qui en Italie et en France fut la base des langues modernes.“³⁾

¹⁾ Lexique Roman ou Dictionnaire de la Langue des Troubadours. Paris 1838—1841. I. pag. XIV.

²⁾ „Quindi possiamo dire che la latina veramente fu avola, ma la romana fu madre delle nuove favelle che ora si parlano in tanta parte d'Europa.“ Perticari Scrittori del Trecento. I. p. 7.

³⁾ „Aus ihr (d. h. der lateinischen) ging die romanische Sprache, ein Gemisch des vulgärlateinischen des celtischen und der germanischen

Ruth s'exprime presque dans le même sens mais encore plus affirmativement. „De ce mélange bizarre, dit-il, des idiomes latins, germaniques et celtiques se forma peu à peu une langue singulière dont l'essentiel était toujours le latin rustique (*latina rustica*) mais qui différait beaucoup du latin. On l'a nommée à cause de cette différence la langue romane (*lingua romana* ou *romana rustica*). Elle se répandit presque également dans toutes les parties de l'empire occidental et acquit une si grande importance que plus tard les Francs mêmes oublièrent leur langue maternelle et acceptèrent la romane. On s'en servit plusieurs siècles, mais son époque brillante échut au IX. et X. siècles et dans la Provence elle arriva à son apogée en devenant l'organe de la poésie (des Troubadours).“¹⁾

Il y a pourtant beaucoup de savants que les arguments de Raynouard n'ont pas pu convaincre.

Ne faisant que mention de Lewis en Angleterre et d'Ampère en France, dont l'un a consacré tout son livre, l'autre une grande partie de son „Histoire de la littérature du moyen âge comparée aux littératures étrangères. Paris 1841. — à la refutation du système de Raynouard, nous ne nommons que Diez et Schlegel parmi les Allemands qui ne se rangent à tout prix à l'opinion de l'illustre auteur de ces savantes recherches. Schlegel attribue pourtant à la langue romane une plus grande étendue qu'elle n'avait en dissant dans ses „Observations pag.

Dialecte hervor, welches die Grundlage der neuen Sprachen in Italien und Frankreich war.“

Lehrbuch des latein. Stils v. Hand. Jena 1839.

¹⁾ Diesses seltsame Gemisch von römischen, germanischen und gallischen Mundarten bildete sich nach und nach zu einer eigenen Sprache, als deren Hauptelement immer die *latina rustica* blieb, die sich aber sehr wesentlich von dem Latein getrennt hat. Man nannte sie zum Unterschiede von dem letzteren *lingua romana* oder *romana rustica*. Sie verbreitete sich fast gleichförmig über alle Theile des weströmischen Reiches und war so vorherrschend, dass später die Franken selbst ihre eigene Sprache vergassen und die romanische annahmen. Sie wahr mehrere Jahrhunderte im Gebrauch, blühte aber besonders im neunten und zehnten Jahrhundert, in der Provence erhielt die romanische Sprache ihre eigentliche Weihe indem sie dort zum Organ der Poesie erhoben wurde. Geschichte der italiaenischen Poesie von

E Ruth. Leipzig 1844 pag. 166 ff.

2. " L'idiome provençal paraît avoir été parlé jadis dans quelques parties de l'Italie supérieure et existe encore comme langue vivante, sauf les altérations amenées par tant de siècles en Catalogne, dans le royaume de Valence et dans les îles baléares aussi bien que dans la France méridionale. "

Aussi accorde-t-il à cet idiome faussement un âge plus avancé qu'aux autres langues-soeurs en l'appellant la fille aînée de la langue latine et lui supposant beaucoup plus de traits de ressemblance avec ses soeurs cadettes qu'avaient les autres entre elles: car strictement parlant, dit Fuchs pag. 23 et après lui Burguy dans sa Grammaire I. 6, on ne peut pas attribuer à aucune langue une plus haute antiquité qu'à une autre et l'on confond trop souvent l'âge d'une langue avec ses premiers monuments écrits.

Nous nous sommes arrêtés plus longtemps auprès de la théorie de Raynoucrd parcequ'elle était au commencement de notre siècle en grande vogue parmi ceux qui se vouaient à l'étude des langues romanes, et parceque tous ceux qui ont écrit sur cette matière quoique rejetant son idée et n'en faisant pas grand cas ont pourtant puisé à pleines mains dans ses ouvrages. Aussi avions-nous le bonheur d'avoir à notre disposition sur ce point plus de ressources que sur un autre. Pourtant nous nous sommes en même temps convaincus que cette langue romane de Raynouard n'était autre que la langue formée du latin vulgaire et qui comme les autres langues-soeurs s'appellait romaine ou romane, mais dont chacune selon le génie et la prononciation de chaque peuple reçut des diverses teintes dialectales. On peut supposer avec raison qu'avant le siècle où nous trouvons des épreuves écrites de ces langues il y a eu déjà trois principaux dialectes distincts: l'italien en Italie, l'espagnol ou castillan en Espagne et le provençal ou français en France.¹⁾ Que toutes ces langues dans les siècles le plus reculés étaient plus rapprochées du latin et que par conséquent l'une différait moins de l'autre personne n'en doutera, mais prétendre qu'après la destruction de l'empire les Italiens, les Espagnols, les Français, et les

¹⁾ Voy. Diez. Poes. der Troubad. pag. 325.

Provençaux ²⁾ ne parlaient qu'une seule langue commune à tous, ce serait comme dit Lewis avec raison croire à un nouveau prodige tout à fait contraire à celui de la Tour de Babel.

Aussi quelques récits de Raynouard ne sont-ils pas acceptables. Quant à celui d'Aimon Schlegel suppose et peut être avec raison qu'il était apocryphe. Cette anecdote était inventée en faveur de l'étymologie du nom „Dara“ place voisine de Nisibis érigée en forteresse par Justinien contre les Huns. Quant à l'ancienne trace de la langue romane: torna, fratre, retorna, la fausse interprétation pouvait consister dans la terminaison fratre au lieu du vocatif frater et torna, retorna pouvaient avoir été les impératifs des verbes de la basse-latinité tornare (en allemand drehen) d'où provinrent le français tourner, retourner, l'italien tornare et l'espagnol tornar, et les écrivains grecs cités par *πατρώα φώνη* et *ἐπιχωρίῳ γλώττῃ* ne pouvaient entendre que la langue vulgaire romaine de ces pays d'où étaient les soldats romains que Commentiolus commandait. Ce qui regarde le récit de l'Espagnol malade qui s'entendait avec le prêtre italien de Fulde ce n'est point étonnant, puisque les Italiens et les Espagnols parviennent encore aujourd'hui à s'entendre sans interprète et à bien plus forte raison ils le pouvaient alors quand les langues ne différaient pas encore tant l'une de l'autre.

Tout ce qu'on peut accorder à Raynouard c'est, que le dialecte roman appelé par lui langue romane qui s'est conservé jusqu'à nos jours dans les divers patois du midi de la France, a été jadis commun à la France tout entière. M. Raynouard nous a donné dans ses „Choix“ un traité intitulé „Recherches sur l'origine et la formation de la langue romane“ en la rapportant au provençal ou à la langue des Troubadours; M. Roquefort a publié „Un Glossaire de la langue romane vol. II. Paris 1808“ et deux ans après un „Supplément con-

¹⁾ On comprenait sous le nom de Provençaux tous les peuples de la partie méridionale de la France. Les divers auteurs qui ont écrit à la fin du IX. siècle l'histoire de la première croisade appellent Provençaux les peuples de Bourgogne, d'Auvergne, de Gascogne, de Gothie et de Provence. Les autres peuples s'appelaient Français, mais les ennemis donnaient le nom de Francs aux uns et aux autres. Les Aquitains en Espagne étaient aussi compris sous le nom de Provençaux.

tenant l'étymologie et la signification des mots usités dans l'ancienne langue française Paris 1820." Le Glossaire se rapporte à l'ancien français que M. Roquefort appelle aussi la langue romane. Lequel de ces deux savants a raison? Peut-être l'un et l'autre, car nous en sommes sûrs que l'idiome français d'autrefois reçut au commencement le même nom de roman. Il y avait sans doute dans les premiers temps dans les Gaules une seule et même langue avec les nuances diverses selon les localités, mais dès la fin du IX. siècle nous y trouvons deux langues fort distinctes: le provençal au sud appelé aussi la langue d'oc et le français proprement dit ou la langue d'oïl. C'est ce que personne ne contestera. Caze-neuve dans un fragment qu'il a écrit sur cette matière parlant de la langue romaine et de la théotisque usitées dans les états jusqu'au partage de l'empire de Charlemagne dit ce que voilà: „il arriva qu'insensiblement à la cour de nos rois et aux provinces qui étaient voisines, il se forma une troisième langue qui retint bien le nom de romaine mais qui se rendit avec le temps tout-à-fait différente de l'ancienne langue romaine, c'est-à-dire latine, laquelle (c'est-à-dire romane) pourtant demeura en sa pureté dans les provinces qui sont en deçà de la Loire; et d'autant que les peuples de delà de la Loire disaient oui et ceux de deçà disaient oc, la France fut divisée en pays de la langue d'oïl ou française et de la langue d'oc ou provençale dont le nom est demeuré à la province auparavant appelée Septimanie."¹⁾ L'une était celle qu'employaient ordinairement les poètes appelés Trouvers, l'autre dans laquelle versifiaient les poètes d'en deçà de la Loire nommés Troubadours. — Pour prouver l'identité de la langue

¹⁾ On a nommé le provençal la langue d'oc et le français proprement dit la langue d'oïl d'après le mot qui servait dans les deux pays à exprimer la particule affirmative oui; oc = lat. hoc, c'est-à-dire c'est cela et oïl = oui participe passé du verbe ouïr c'est-à-dire c'est entendu. D'après Fuchs pag. 78. oïl provient de la contraction du latin hoc illud.

Septimanie s'appelait sous la domination des Visigoths une partie de leur empire dans les Gaules qu'ils enlevèrent aux Romains l'an 419 après Jésus-Christ. Elle comprit surtout la Province que les Romains appelaient narbonaise aujourd'hui Languedoc avec Roussillon et elle a reçu son nom de la septième légion romaine (legio Septimanorum) qui autrefois était stationnée dans ces endroits.

d'oc et la langue d'oïl nous donnons encore une citation de M. Diez le plus grand linguiste dans le domaine roman que l'Allemagne ait eu et à qui nous devons le mérite d'avoir été le premier qui eût donné le plus grand essor aux études des langues romanes. Dans son discours „Sur la poésie des Troubadours“ il s'exprime à peu près dans ces termes: „Que dans toutes les Gaules on a parlé autrefois un idiome qui au sud sous le nom de provençal ou limousin s'est conservé avec peu de modifications, au nord pourtant a dégénéré en français proprement dit, cela, si nous considérons la nature de ces deux idiomes, ne laisse aucun doute sur ce point.“¹⁾ Or selon toute apparence M. Raynouard malgré toutes ses épreuves et témoignages ne nous a pas prouvé l'identité de la langue romane avec les langues-soeurs, et nous sommes convaincus que toutes les autres langues romanes aussi bien que le provençal et le français se sont développés du latin même. Encore M. Raynouard se trompe-t-il en faisant appartenir les Serments de Strassbourg à la langue qui était parlée dans le sud de la France. Les seigneurs de l'armée de Charles-le-Chauve étaient en grande partie des Français du nord, et si nous considérons que la langue d'oïl a conservé la finale **t** et la prédilection pour la voyelle **u** à la place de l'**o**, traits de ressemblance avec le latin qui se sont déjà effacés dans les plus anciens écrits provençaux, nous nous croyons être en état de tirer conséquence des formes du serment telles que: *amur, dunat, cum, facet (fazet), sit, conservat, jurat, stanit, retourner, nun* que nous y trouvons, que les fameux Serments de 842 ne se rapportent qu'à la langue d'oïl parlée au nord de la France: ce que Diez, Herrig et Burguy admettent avec raison.

Nous passons enfin à l'opinion de ceux qui font dériver les langues romanes immédiatement du latin c'est-à-dire du latin vulgaire. C'est l'hypothèse la plus vraisemblable et

¹⁾ Dass aber früherhin in ganz Gallien eine Mundart geredet worden, welche sich im Süden unter dem Namen des provençalischen oder limousinischen mit geringen Abweichungen erhalten habe, im Norden aber in das französische ausgeartet sei, das scheint, wenn man die Natur der beiden Sprachen erwägt, ausgemacht.“

Diez Poes. der Troub. pag. 322.

l'opinion de Fallot, laquelle est approuvée par les savants célèbres comme Grimm, Guil. de Humbold, Bopp, Diez, Denina, Diefenbach, Herrig, Burguy, Fuchs et beaucoup d'autres. Nous avons déjà dit en examinant la deuxième question qu'après la chute de l'empire occidental l'influence des divers idiomes étrangers surtout allemands, quoiqu'ils y aient laissé beaucoup de traces bien importantes, n'a pourtant pas fait aucun dérangement essentiel dans l'organisme des langues romanes. Sans doute ces langues se seraient formées aussi sans l'invasion des peuples barbares du latin d'après les lois générales qu'on peut découvrir déjà dans l'ancien latin vulgaire. „En remontant, dit Diez, aussi haut que possible nous reconnaissons dans les monuments romans qui nous sont restés les traces d'une grammaire fixement réglée et nous nous en convainquons que ce n'était pas du tout le mélange de toute sorte de gens qui avait fait pousser les langues romanes mais au contraire qu'elles sont déjà issues plutôt de la racine latine et se seraient formées certainement aussi sans cet événement.“¹⁾ Aussi ceux comme Pott, Rapp et Ampère qui supposent une mutilation et une décomposition complètes des formes grammaticales latines et y trouvent la cause de formations sont-ils du moins contraints d'admettre en même temps une création nouvelle. La langue latine, dit Ampère pag. 15. plus affirmativement, s'est transformée d'elle-même dans les idiomes néo-latins en vertu de lois générales et non par suite d'événements particuliers. On découvre les rudiments de ces diverses tendances dans la langue latine à son état le plus ancien.“

Selon Pott²⁾ „les langues néo-latines ou romanes com-

¹⁾ „Wieweit wir auch zurückgehen mögen, so erkennen wir in den romanischen Sprachproben die sie enthalten, die Spuren einer fest gegebenen Grammatik und gelangen zu der Ueberzeugung, dass es keineswegs die Völkermischung war, die den romanischen Sprachzweig getrieben hatte, dass dieser vielmehr schon vorlängst aus der lateinischen Wurzel entsprungen sei und auch ohne jenes Ereigniss sich fortgebildet haben würde.“

Diez „Poes. etc. p. 286.

²⁾ Die neulateinischen oder romanischen Sprachen verglichen mit ihrer gemeinsamen Mutter, dem alten Latein, haben sich mit dem schönen Bau der letzteren in Widerspruch stellen d. h. ihn theilweise verlassen und vernichten müssen, um ihr neu gestaltetes Dasein zu gewinnen.“

Pott. Indogerm. Sprachst. p. 3.

parées avec leur mère commune, l'ancien latin, furent forcées d'être en contradiction avec la belle structure de celle-ci . . . c'est-à-dire de l'abandonner et la détruire, afin de se revêtir de leur forme actuelle.“

Rapp s'exprime d'une pareille manière. Il dit: „Ainsi l'ancienne langue latine fut complètement abandonnée et remise à une étude arbitraire tandis que la nouvelle (romane) suffit à tous les besoins de vie et se maintient en cette fonction jusqu'à ce qu'elle aussi ayant achevé sa carrière n'ait vieilli.“¹⁾ Humboldt qui voit de même dans l'altération et la corruption du latin le résultat de cet événement concède néanmoins „qu'en même temps les langues romanes auxquelles notre civilisation moderne doit tant, étaient nées avec une nouvelle force vitale.“²⁾ Cette transformation du latin ne se fit pas subitement Non! Ces procès dura des siècles et ce n'est que depuis le IX. siècle que ces idiomes néo-latins ont pris le nom de langues romanes et que date leur histoire. — Mais ce n'était pas le latin écrit ou classique qui fournit le matériel à ces nouvelles créations, non, c'était le latin vulgaire et Diefenbach a raison s'il dit. pag. 2. „Ce qui regarde toutes ces langues romanes c'est, qu'il ne faut pas chercher leur origine dans le latin écrit mais dans le latin vulgaire.“³⁾

L'histoire de langues nous apprend que dans chaque pays à côté d'une langue qui est parlée par des classes plus civi-

¹⁾ So ist die alte Sprache völlig bei Seite gelegt und dem willkürlichen Studium übergeben, die junge, d. h. die romanische gilt aber für alle nothwendigen Bedürfnisse des Lebens und hält sich in dieser Funktion bis — auch sie wieder ihren Kreislauf vollbracht und alt geworden.

Versuch einer Physiologie der Sprache nebst historischer Entwicklung der abendländischen Idiome nach physiologischen Grundsätzen von K. M. Rapp. Stuttgart 1836.

²⁾ Endlich als die römische Sprache durch Verderbniss und Verstümmelung entartete, blühten wie mit erneuter Lebenskraft aus derselben die romanischen Sprachen, welchen unsere heutige Bildung so unendlich viel verdankt.

Ueber die Kawi-Sprache auf der Insel Jawa nebst einer Einleitung über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihrem Einfluss auf die geistliche Entwicklung des Menschengeschlechts

von W. v. Humboldt. Berlin 1836.

³⁾ Für alle hier vorkommenden Sprachen gilt, was ich schon in der

lisées il existe un langage bas, vulgaire et moins poli, dont se servent les classes inférieures du peuple. Il en était de même sans doute à Rome où à côté du latin écrit ou classique existait une langue vulgaire par les Romains appelée *sermo vulgaris*, *quotidianus*, *rusticus*, *oppidanus*, dont l'existence est approuvée par les écrivains latins mêmes.¹⁾ Il paraît que dans les commencemens les deux idiomes furent identiques, mais lorsqu'avec la constitution de l'Etat entra la séparation des diverses classes sociales parmi les patriciens et les plébéiens le langage commun se divisa en deux langues distinctes. Cette différence n'était pas d'abord probablement si grande, mais à dater des conquêtes hors de l'Italie elle devint déjà très-remarquable et allant toujours avec le temps en augmentant vint enfin à un tel degré de divorce, que déjà à l'époque de Cicéron et de César les Romains lettrés eux-mêmes, ne pouvant comprendre l'idiome qui a existé à côté de leur langue écrite, l'appelaient l'idiome barbare.²⁾ „C'est pourquoi, dit Denina, que l'on dit avec raison que nos langues sont nées non pas de la langue latine mais de la basse-latinité et lorsqu'on dit que les langues modernes sont nées de la basse-latinité on doit entendre non seulement le langage vulgaire du V. et VI siècles mais aussi celui du bas peuple du siècle de Cicéron et de César.“³⁾

Comme partout il en a été de même à Rome. On cultiva la langue écrite, on perfectionna ses formes grammaticales. Les uns des grands envoyaient leurs fils en Grèce où brillaient

Einleitung von abgeleiteten Sprachen überhaupt sagte: dass ihr Ursprung nicht in der lateinischen Schriftsprache sondern in den Volksdialekten zu suchen sei.“

Diefenbach. Ueber die jetzigen romanischen Schriftsprachen, die portugiesische, die spanische, rhaetoromanische, französische, italiänische und dacoromanische etc. Leipzig 1831.

¹⁾ Cicer. Brut. cap. 69. „Oppidanum quoddam et inconditum genus dicendi.“

²⁾ Quintil. I. 6. cap. 69. Nam ut transeam, quemadmodum imperiti, vulgo loquuntur, tota saepe theatra et omnem Circi turbam barbare exclamasse seimus.

³⁾ La Clef des Langues ou Observations sur l'origine et la formation des principales langues qu'on parle et qu'on écrit en Europe par Charles Denina. Berlin 1804. 3. vol.

de tout éclat les écoles des philosophes et des rhéteurs comme par exemple à Athènes et dans l'île de Rhode, pour y former le goût et étudier ce que nous dirions aujourd'hui les Sciences et Belles-Lettres; les autres confiaient l'éducation de leurs enfants à des maîtres cherchés en Grèce, tandis que la langue vulgaire du bas peuple négligée et méprisée par les grands et les savants suivait librement sa voie large et commode.

Plus tard sa formation et sa culture passa dans les mains des poètes et de quelques hommes littéraires qui la façonnaient selon leur bon plaisir et en firent une langue destinée pour une certaine classe de société que le peuple proprement dit ne comprenait pas. On se servait de cette langue écrite dans le sénat, sur la tribune, dans les diverses assemblées politiques; on l'employait dans les édits et les décrets du gouvernement et comme langue de conversation elle était usitée dans les hautes classes de société. Méprisant l'idiome vulgaire où elle pouvait chercher sa vigueur et sa richesse et ne se formant que d'après le grec et ne faisant des emprunts que du grec, la langue écrite devint une langue savante et dut être étudiée et apprise tandis que la langue vulgaire portant en elle-même sa force vitale se développait d'une manière populaire.

La latin écrit était la langue des classes dominantes non seulement à Rome mais partout où les Romains étendirent leur domination; l'idiome vulgaire porté par des légions conquérantes parmi toutes les nations vaincues devint la langue du bas peuple et par conséquent de la majorité de la nation.

Dès que les Romains vinrent en contact avec les nations de presque toute la terre connue ils leur imposèrent avec le joug aussi leur langue, mais cela va de soi que ce n'était pas la langue écrite mais l'idiome vulgaire qui, étant venu en rapport avec les divers idiomes indigènes, prit des diverses teintes dialectales. Le climat des pays, le caractère et la prononciation des diverses nations concoururent beaucoup à modifier l'idiome vulgaire romain qui se développait de lui-même d'un pas rapide, dès que les hautes classes qui jusqu'alors se servaient encore du latin classique commencèrent dans leurs rapports sociaux à se servir du grec. Même les poètes et les hommes lettrés qui de leur position auraient dû veiller sur la pureté du langage donnaient un mauvais exemple

de négligence de la langue en modelant leurs créations poétiques et littéraires du moins dans la forme d'après une manière tout à fait grecque, et Pott a raison s'il dit que les poètes comme Properce et Horace: l'un partout l'autre au moins dans ses Odes furent plus grecs que romains.¹⁾ Dans l'état où se trouva la langue écrite, même dans une époque que l'on a appelée classique par excellence, personne ne pourrait en douter que l'idiome vulgaire n'eût dû acquérir de jour en jour plus de terrain et d'indépendance.

Déjà au milieu du XV. siècle on a établi l'hypothèse qu'à côté de la langue classique même sous le règne d'Auguste existait une langue populaire qui se servait de l'article pour la déclinaison, des verbes auxiliaires pour la conjugaison, et de tous ces moyens de circonlocution dont se servent les langues modernes. Cette thèse d'après laquelle on voulait chercher l'origine de la langue italienne même dans l'époque des écrivains classiques fut posée par Leonardo Bruni d'Arezzo, puis expliquée plus spécialement par Celso Cittadini dans son traité „trattato de la vera origine et del processo e nome de la nostra lingua. Venetia 1601.“ Elle fut approuvée par Quadrio Maffei mais aussi rejetée par Bembo et Castelvetro Muratori. Plus tard la même matière fut traitée avec plus de modération par Bonamy dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres vol XXIV.

Les Italiens appelaient déjà au moyen âge leur langue italienne la langue latine vulgaire, et Dante lui-même dans son traité latin „de vulgari eloquentia.“ I. pag. 19 lui donne le nom de langue vulgaire - lingua vulgaris latina - mais identifier par là la langue italienne avec l'idiome vulgaire romain qu'on parlait sous Auguste ce serait affirmer, que dans les temps de Cicéron et de César le peuple romain proprement dit parlait déjà la langue italienne usitée au XV siècle. Une pareille idée est tout à fait exagérée et si Bruni dans ses „Lettres familières adressées à Flavio Bondi de Forli“ en le réfutant dit: „moi au contraire je crois qu'il y a eu autrefois à Rome aussi bien que maintenant un idiome littéraire et un

¹⁾ Poeten wie Properz und Horaz, von denen jener immer, dieser wenigstens in seinen Oden gar nicht lateinisch sondern unlateinisch d. h. lateinisch-griechisch schrieb etc.. Pott. Indogerm. Sprachst. p. 16.

populaire qui différaient beaucoup l'une de l'autre" ¹⁾ il ne peut entendre par cela que la différence qui existait entre l'italien du XV siècle et le latin dont se servaient les ecclésiastiques dans les diverses cérémonies d'église. Cette différence existait probablement déjà sous Auguste à Rome entre l'idiome écrit et celui du bas peuple car, ajoute Bruni „le bas peuple à Rome comprenait les discours des orateurs romains à peu près comme les Italiens comprennent maintenant (c'est-à-dire au XV siècle) l'office de la sainte messe. ²⁾ La langue italienne du XV siècle n'était donc pas la langue vulgaire latine d'Auguste et de Cicéron, mais nous appuyant sur les études modernes surtout sur celles de Diez nous croyons en être sûrs, qu'il y a eu déjà dans les premiers temps de l'empire à Rome à côté du latin écrit un idiome populaire qui inclinait à la grammaire moderne, c'est à dire au système des langues que l'on appelle analytiques et que les langues romanes qui y appartiennent se sont formées en vertu de cette inclination et non pas par l'influence ni des idiomes indigènes ni de ceux des diverses populations germaniques.

La langue latine, on le sait, appartient aux langues que la philologie moderne appelle langues à inflexions ou synthétiques. Elles forment des mots dérivées des diverses espèces en modifiant les lettres radicales et en ajoutant aux racines des syllabes auxiliaires. Les substantifs, les adjectifs et les pronoms s'y déclinent par genres, par nombres, par cas en employant les désinences; on conjugue les verbes par voix, par modes, par temps en se servant aussi des désinences et quelquefois employant des augments et des réductions. Les langues analytiques sont les langues qui à l'exception du verbe en quelque partie se passent de pareils moyens du système synthétique. Elles sont obligées à l'emploi de l'article devant les substantifs et les adjectifs, des pronoms personnels devant les verbes, ils se servent des verbes auxi-

¹⁾ Ego autem, ut nunc est, sic etiam tunc distinctam fuisse vulgarem linguam a litterata existimo etc.

Leonardi Bruni Aretini Epistolae familiares 1472 fol.

²⁾ Pistores vero et lanistae et ejusmodi sic intelligebant verba oratoris ut nunc intelligunt missarum sollemnia.

Leonardi Bruni Aret. Epist. famil. etc.

liaires *esse*, *stare*, *habere* dans la conjugaison, elles forment le futur d'une manière singulière en ajoutant à l'infinitif le présent du verbe auxiliaire *avoir* p. ex.

franç. chant-er- ai	provenç. chant-ar-ai (<i>cantare habeo</i>)
chant-er- as	= chant-ar-as
chant-er- a	= chant-ar-á
chant-er-(av) ons	= chant-ar-em
chant-er-(av) ez	= chant-ar-etz
chant-er- ont	= chant-ar-an;

elles mettent des prépositions au lieu des désinences de cas qui leur manquent; elles expriment les degrés de comparaisons des adjectifs par des adverbes. Quelques-uns de ces moyens de circonlocution se trouvent déjà dans l'ancien latin vulgaire. Même dans le latin écrit les écrivains classiques se servaient quelquefois de la périphrase du participe passé avec la verbe auxiliaire *habere* pour exprimer le passé défini et écrivaient

cognitum habeo au lieu de *cognovi*

compertum habeo au lieu de *comperi* etc. ¹⁾

Cela s'entend de soi que lorsque la langue écrite éprouvait de jour en jour plus de corruption et d'altération les idiomes vulgaires romains surtout dans les provinces se servaient dans leur développement de ces moyens plus librement et que les langues romanes y puisaient le plus souvent. La langue allemande actuelle par exemple, quoique elle obtienne le rang intermédiaire parmi les langues synthétiques et analytiques, penche néanmoins dans ses idiomes populaires au système analytique. Dans la bouche du bas peuple les désinences se perdent, le nominatif égale tous les autres cas et ce n'est que dans le nombre qu'on observe encore quelque différence. Les rapports entre les cas s'expriment par des prépositions et ce qui est bien étrange le génitif a tout à fait disparu de l'usage et ne se forme qu'à l'aide du datif et du pronom possessif ou de la préposition *de* (*von*), p. ex. „c'est la maison de mon pere“ le peuple allemand traduit: *das ist dem Vater sein Haus* ou *das ist das Haus vom Vater* au lieu de traduire:

¹⁾ Voy. Zumpt. *Lateinische Grammat.* §. 634. Mätzner. *Französische Gramm.* etc. pag. 199.

das ist das Haus des Vaters. Il en est de même dans la conjugaison où les idiomes populaires emploient des verbes auxiliaires tandis que la langue écrite tâche à les négliger aussi souvent que possible.

„Toute langue, dit Diez, si elle ne veut pas tout à fait vieillir doit dans un certain degré faire des concessions à celle du peuple. La langue latine le négligea et ne voulant pas se séparer des modèles des auteurs classiques elle fut pour la nation étrange et inintelligible et devint une langue morte, un sort qui dans ces circonstances fut inévitable, et elle n'a fourni que le matériel à la formation des autres.“¹⁾

Déjà vers l'an 300 après Jésus-Christ la langue latine écrite disparut presque du commerce de la vie. Elle se cacha dans les écoles et les cloîtres et ne fut cultivée que par quelques savants qui se donnaient encore la peine de la conserver dans sa pureté, mais en vain! Dans ces circonstances difficiles ni les vainqueurs dont la majorité ne connaissait pas la langue écrite, ni les vaincus à qui elle était imposée, n'avaient dans leurs relations de vie les moyens de connaître et d'observer la belle structure grammaticale latine. Même les personnes les plus puissantes et les plus littéraires donnaient eux mêmes l'exemple de la négligence et de la violation des règles de grammaire. Les pères de l'Eglise et les autres écrivains ecclésiastiques qui voulaient exercer leur influence sur le peuple puisaient dans les divers dialectes, introduisaient des mots y tirés dans leurs ouvrages qui en conséquent fourmillaient des barbarismes les plus grands. Cette décadence de la langue latine fut de jour en jour plus rapide et dès le VI. siècle elle tomba dans un état de corruption et d'altération complètes. „Les écrivains de cet époque, dit Wachsmuth observaient encore une langue latine quelconque défigurée par les solécismes et les barbarismes innombrables,

¹⁾ „Eine höhere Rede muss, wenn sie nicht veraltern will, der niedern in gewissem Grade nachgeben. Dies hat das Latein verschmäht, indem es sich von den Mustern des classischen Zeitraums nicht entfernen wollte und so wurde es endlich der Nation fremd und zu einer todten Sprache, ein Schicksal, das ihm unter diesen Umständen unvermeidlich bevorstand, und es hat bloss Stoff zur Bildung anderer Sprachen geliefert.“

mais de la fin du VI. siècle commença une corruption universelle de la quelle au commencement du IX. siècle provint la langue provencale ou romane.¹⁾ On violait les règles les plus simples d'une manière la plus grossière: Les habitants des provinces conquises qui étaient forcés d'apprendre le latin pour se faire entendre eux-mêmes l'apprirent mal et le parlaient en général très-incorrectement: ils ne savaient pas manier les inflexions savantes sur lesquelles repose toute la construction latine. Les Romains au contraire à force d'entendre mal leur langage en oubliaient à leur tour les règles et imitaient le jargon de leurs nouveaux maîtres. Les désinences variables étant employées arbitrairement ne servaient plus qu'à mettre en confusion les phrases; on finit donc par les supprimer et les tronquer en ajoutant des prépositions avec n'importe quel cas. Par ces retranchements des désinences les nouvelles langues se sont fourni un grand nombre de substantifs et d'adjectifs. En tronquant par exemple la désinence du regime direct *em* on fit les substantifs: l'accident(em) le duc(em), le font(em), la fraude(m) etc. et d'après Raynouard presque tous les substantifs en *ion* depuis l'abdication(em) jusqu'à la vocation(em).

Nous ne voulons pas ici examiner quelle est la forme latine à laquelle se rattachent les noms romans.

Sismondi les rattache pour l'italien au nominatif, pour le français et l'espagnol ni au nominatif ni au accusatif mais à une composition. Denina pense que les noms français ont été formés indifféremment de tous les cas latins. Diez et Raynouard admettent le nominatif et surtout l'accusatif, Schlegel les dérive de l'ablatif ou d'un cas oblique quelconque, Pott n'admettant aucun cas les rattache à la racine même et Burguy se range à sa théorie. N'importe lequel de ces savants a tort ou raison, ou de la quelle forme provient p. ex. le provençal

¹⁾ „Scriptores retinebant adhuc linguam latinam quandam, vitiis innumeris barbarieque temporum deformatam, sed a saeculi VI. fine incipit corruptio universa, ex qua initio saeculi IX. oritur lingua provincialis sive romana.“

Ern. W. Wachsmuth. Dissertatio inauguralis philosophica sistens Comparationem grammaticam linguae gallicae et italicae cum matre latina. Servente 1811.

caritat (charité) de „caritatem“ ou de „caritate“ nous ne faisons que cette remarque que, lorsqu'à cause de l'altération de la langue latine ces diverses terminaisons n'ont pas eu aucune valeur et qu'elles n'étaient plus indispensables pour l'intelligence on les tronqua adroitement et forma un mot roman n'exprimant que par des prépositions les divers rapports qui existent entre les cas. Une seule lettre **s** ajoutée au thème faisait encore surtout dans le provençal et l'ancien français une différence entre les régimes et les sujets. Cette règle de désigner les régimes et les sujets par l'addition ou par l'absence de l'**s**, laquelle a été observée dans presque tous les écrits de l'ancienne langue française et dont jusqu'à Raynouard personne n'avait une idée, a été retrouvée par ce savant illustre. Je la donne en me servant de ses propres mots. Il dit ¹⁾ „au singulier l'**s** ajouté ou conservé à la plupart des substantifs surtout masculins désigna le sujet; et l'absence de l'**s** désigna le régime soit direct soit indirect. Au pluriel l'absence de l'**s** indiqua le sujet et sa présence les régimes. Cette méthode, poursuit M. Raynouard, vient de la langue latine même. La seconde déclinaison en **us** suggéra ce moyen. Le nominatif en **us** a l'**s** au singulier tandis que les autres cas consacrés à marquer les régimes sont terminés ou par des voyelles ou par d'autres consonnes; le nominatif en **i** au pluriel ne conserve pas l'**s**, tandis que cette consonne **s** termine la plupart des autres cas affectés aux régimes. ²⁾

¹⁾ Raynouard. Choix etc. I. pag. 50.

²⁾ Pour prouver l'exactitude de cette règle nous prenons la liberté de donner deux exemples: l'un du serment de Strassbourg en 842, suivant le texte donné par Burguy dans sa „Grammaire de la langue d'oïl I. pag. 19.“ l'autre du „Poème sur Boèce“ d'après Raynouard (Choix etc. pag. 50.) Voici l'exemple du serment:

„Si Lodhuwigs sagrament que son fradre Karlo jurat, conservat, et Karlus meos sendra de suo part non lo stanit, si jo returnar non l'int pois, ne jo, ne neuls, cui eo returnar int pois, in nulla adjudha contra Lodhuwig nun li iuer.“

Traduction littéraire: Si Louis (le) serment que (à) son frère Charles ure, conserve, et Charles mon seigneur de sa part ne le tient, si je détourner ne l'en puis ni (je) moi ni nul que je détourner en puis (se) en nulle aide contre Louis ne lui serai.“

Nous irions trop loin en voulant énumérer toutes les violations des règles grammaticales; nous ne voulons que donner quelques-unes pour montrer que cette corruption de la langue latine devint peut-être irréparable. Il s'établit une transmutation des voyelles employées les unes à la place des autres. On disait: *basileca* au lieu de *basilica*, *rigni nostri* au lieu de *regni nostri*, *postolatur* au lieu de *postulatur*, *tempore* au lieu de *tempore* etc.

On employait les prépositions avec un régime arbitraire en disant: *ab hodiernum diem*, *ante bonis hominibus*, *cum omnes res ad se pertinentes* (voy. Rayn. Recherches p. 16.). On écrivait: *a latus*, *ab aedem*, *ab Isem*, *af (ab) balnearium lacum*, *ab Capuam*, *cum quem*, *cum conjugem suam*, *cum patrem*, *pietatem causa* etc etc. (voy. Diez. Gram. der rom. Sprachen II. p. 13.).

On violait grossièrement les règles qui soumettent les adjectifs à prendre le nombre, le genre et le cas des substantifs auxquels ils se rapportent. On disait: *cum domibus* et *vineis ad se pertinentes*, *in omnes mansionarios essentibus* et *introeuntibus* etc.

Quelquefois le sujet était employé arbitrairement au accusatif au lieu du nominatif p. ex. *si aliquas causas adversus istud monasterium ortas fuerint* etc.

On n'observa pas exactement les régimes des verbes et des

Lodhuwigs et Karlus sont sujets, et Karlo et Lodhuwig désignent les régimes.

L'exemple du poème de Boèce écrit en provençal:

Pour singulier.

„Tot aquel libres era de fog ardent
E sa ma dextra la domna u libre te“
(Tout ce livre était de feu ardent
En sa main droite la dame un livre tient)
Libres est sujet et libre régime direct.

Pour pluriel.

„Molt lo laudavan e amic et parent
Molt fort blasmava Boecis sos amics
(Beaucoup le louaient et amis et parents
Très fort blâmait Boèce ses amis)

Amic et parent sont sujets au pluriel et sos amics désigne le régime direct du même nombre.

noms p. ex. dono tibi canna argentea valente plus minus solidos XXV., ou pro redemptione animas nostras.

On négligea la règle qui exige l'ablatif soit comme absolu (ablat. absolutus), soit comme désignant le temps ou le lieu (abl. temporis vel loci) p. ex. consignamus tibi res nostras, illas exceptas, quas etc.

Pour exprimer le génitif c'est-à-dire le rapport de possession on employait la préposition **de**; **ad** faisait connaître une fonction de datif, mais voyons de quelle manière elles furent employées, p. ex. paganenses de alias civitates, praeceptio ad illo viro data, ei ad quem ea res erit, à la place de cui etc.

Tous ces solécismes que nous avons extraits de Raynouard et de Diez et qui ne font qu'un petit nombre de fautes qui se trouvent dans les chartes, diplômes, capitulaires et les autres actes du VI. VII. VIII. et IX. siècles nous donnent une triste idée de dégradation de la langue latine presque méconnaissable dans sa forme. Et toutes ses fautes furent commises non seulement par le peuple: les écrivains même les plus distingués de cette époque comme Saint-Augustin, Saint-Jérôme et Grégoire le Grand évêque de Tours plus tard devenu pape ne se souciaient non plus des règles de grammaire. Le pape Grégoire par exemple dans la préface de son ouvrage „de la gloire des Prédicateurs (de gloria Praedicatorum) craint, qu'on ne reproche à sa diction ces sortes de fautes et qu'on ne lui dise: vous mettez le féminin à la place du masculin, le neutre à la place du féminin, et le masculin à celle du neutre.“ Dans un autre passage il écrit: Je ne crains pas la collision du mytacisme, je n'évite pas l'accumulation des barbarismes, je dédaigne d'observer la place et les rapports des diverses prépositions, parceque je trouve fort indigne d'appliquer les mots de la voix divine aux règles de Donate. ¹⁾

¹⁾ Sæpius pro masculinis feminina, pro femininis neutra et pro neutris masculina commutatas.“ ... Non mytacismi collisionem fugio, non barbarismi confusionem devito, situs motusque praepositionum casusque servare contemno, quia indignum vehementer existimo ut verba coelestis oraculi restringam sub regulis Donati.“

(Mytacisme est un vice du discours qui résulte de la répétition de la

Enfin après le démembrement de l'empire occidental, lorsque le lien moral qui réunissait les diverses provinces entre elles et les attachait à la metropole fut rompu, et que chaque province forma un ensemble à part, les idiomes populaires de chacun de ces États acquirent plus d'indépendance et d'autorité. Il y avait encore quelques savants qui s'accrochèrent pour ainsi dire des crampons à la langue latine écrite mais les idiomes populaires malheureusement ne s'en souciaient plus, ils levèrent fièrement leur tête et avancèrent renversant tous les obstacles et toutes les difficultés qui se trouvaient sur leur chemin. C'était une époque de transition qui dura encore quelques siècles, mais qui de la lutte qui s'engagea entre la langue latine et les idiomes nationaux a fourni les éléments à la formation de nouvelles langues propres et distinctes qui alors prirent le nom de langues romanes.

IV. CONCLUSION.

Les plus anciens
monuments
écrits des
langues
romanes.

Nous datons l'époque des langues romanes depuis le IX. siècle parceque les monuments écrits qui sont parvenus jusqu'à nos jours datent de ce temps-là

Le premier de ces monuments qui probablement à cause de son importance nous a été conservé par l'historien Nithard dans sa Chronique est: Les fameux Serments entre Charles-le-Chauve et Louis-le-Germanique, fils de Louis-le-Débonnaire, prononcés à Strassbourg l'an 842 après J-Chr. Vient ensuite „Une Cantilène en honneur de Sainte Eulalie“ qui comme une épreuve précieuse de la langue vulgaire d'autrefois, étant adjointe par un savant moine Hucbald à son Cantique, a été découverte dans un manuscrit de la bibliothèque de Valenciennes en 1837 par M. Hoffmann de Fallersleben et d'après une transcription faite par ce savant et poète publiée la même année par M. J. F. Willems.

Il existe encore pour la langue d'oïl un fragment d'Ho-

lettre m ($\mu\tilde{o}$) dans plusieurs mots de la même phrase. On dit aussi mutacisme. — Donat (Aelius Donatus) fameux grammairien du quatrième siècle dont la grammaire latine était usitée dans les écoles du moyen-âge.

mélie aussi découvert à Valenciennes. Tous ces monuments appartenants à la langue d'ïol ne remontent pas au-déjà du X. siècle. Pour la langue d'oc ou provençale nous possédons :

Le poème sur Boèce, ministre de Théodoric le Grand, découvert et publié par M. Raynouard, dont il ne nous reste que 257 vers.

L'autre monument qui appartient à la langue d'oc de cette époque est un poème singulièrement intitulé : Le nobla leyczon (la noble leçon.)
